



Enzo Di Nuoscio

POURQUOI LES HUMANITÉS SAUVERONT LA DÉMOCRATIE

Traduction et présentation de
Philippe Nemo

puf

Pourquoi les humanités
sauveront la démocratie

DU MÊME AUTEUR

- Europa. Il futuro di una tradizione* (avec D. Antiseri et F. Felice), Rome, LEV, 2019.
- Democrazia avvelenata* (avec D. Antiseri et F. Felice), Soveria Mannelli, Rubbettino, 2018.
- The Logic of Explanation in the Social Sciences*, Oxford, Bardwell Press, 2018.
- Elogio della mente critica*, Rome/Bari, Laterza, 2016.
- Ermeneutica ed economia: Spiegazione ed interpretazione dei fatti economici*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2014.
- Epistemologia del dialogo*, Rome, Carocci, 2011.
- Il mestiere dello scienziato sociale. Un'introduzione all'epistemologia delle scienze sociali*, Naples, Liguori, 2006.
- Tucidide come Einstein? La spiegazione scientifica in storiografia*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2004.
- Filosofia dell'azione e teorie della razionalità* (avec R. Boudon, P. Demeulenaere et K.-D. Opp), Rome, LUISS Edizioni, 2002.
- Spiegazione scientifica e relativismo culturale* (avec R. Boudon et C. Lins Hamlin), Rome, LUISS Edizioni, 2000.
- Le ragioni degli individui. L'individualismo metodologico di Raymond Boudon*, Rubbettino, Soveria Mannelli, 1996.

Enzo Di Nuoscio

Pourquoi les humanités sauveront la démocratie

*Traduit de l'italien et présenté
par Philippe Nemo*



Publication originale :
I geni invisibili della democrazia.
La cultura umanistica come presidio di libertà
© 2022 by Mondadori Education S.p.A, Milano, Italy
Tutti i diritti riservati – Tous droits réservés
www.mondadorieducation.it

ISBN 978-2-13-084965-0
Dépôt légal – 1^{re} édition : 2023, mars
© Presses Universitaires de France/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

PRÉSENTATION

par Philippe Nemo

Dans un ouvrage récent, Enzo Di Nuoscio déplorait que la démocratie fût « empoisonnée ». Il nous propose, dans celui-ci, un moyen de l'immuniser contre ses poisons, qui est de redonner toute leur place dans nos sociétés aux études dites « humanistes » et « littéraires » (nous allons préciser dans un instant ce qu'il faut entendre par là). On ne s'étonnera pas *a priori* de cette thèse en songeant que le mouvement intellectuel qui a permis à l'Europe de sortir du Moyen Âge et de prendre ses traits modernes à la Renaissance, jusqu'à la mise en place des démocraties modernes, a d'abord été principalement humaniste et littéraire avant que ne viennent au premier plan des spécialistes des sciences de la nature comme Copernic, Galilée, Newton, les Encyclopédistes... Les mêmes corrélations existeraient à notre époque.

D'abord un mot sur la « démocratie » dont il sera question dans l'ouvrage. Di Nuoscio n'entend pas d'abord par là un type de régime politique, mais un type de société qui ne se caractérise pas seulement par les libres élections, mais, ceci étant condition de cela, par le respect de la personne individuelle, de la

liberté de pensée et d'expression, et par l'économie de marché (avec ses correctifs, on le verra). C'est donc la poppérienne « société ouverte », avec l'État de droit qui la règle et la garantit. La thèse du livre est que la démocratie ainsi conçue ne peut subsister que si l'on préserve la dimension littéraire et humaniste de l'éducation donnée à sa jeunesse et à ses élites.

Rien de banal dans cette idée. Les liens entre une culture donnée et un régime politico-social donné sont, en général, élastiques et difficiles à démêler. Or Di Nuoscio entend démontrer que ceux existant entre culture littéraire et démocratie moderne sont non seulement réels, mais étroits et spécifiques. Il use pour cela, dans le titre italien du livre, d'une image curieuse mais éloquente : la culture littéraire serait l'ensemble des *geni invisibili*, des « gènes invisibles » qui déterminent la structure intime de la démocratie, les formes profondes qui président à sa naissance, à sa vie, à son développement, à sa résilience. Ils en font si bien partie que, s'ils étaient négligés ou *a fortiori* délibérément rejetés, comme le veulent aussi bien certaines élites technico-scientifiques que les « déconstructeurs » et autres tenants de la *cancel culture*, nos sociétés démocratiques perdraient immédiatement leur potentiel et leur dynamisme, se désagrègeraient, cesseraient d'être des communautés d'hommes libres cherchant à poursuivre dans la paix l'aventure humaine du progrès.

Cette culture indispensable à la démocratie, que j'ai provisoirement appelée littéraire et humaniste, est dite par Di Nuoscio *umanistica*. Il est regrettable que l'adjectif *umanistico* ne puisse être traduit directement en français, où le mot « humanistique » existe, mais

Présentation

dans un sens technique restreint et hors de propos¹. Si donc on veut comprendre ce que Di Nuoscio entend par cet adjectif et le traduire correctement en français, le seul moyen est de se référer au contenu même du livre. Il y sera question successivement de philosophie, de philologie (c'est-à-dire l'étude des langues, tant anciennes que modernes), de sciences historiques, de sciences sociales, d'économie, de littérature, d'arts. Un ensemble où figurent donc à la fois des « sciences humaines » et ce qu'on appelle en France les « humanités », raison pour laquelle il ne peut être sans doute désigné dans notre langue que par des expressions composées comme « humanités et sciences humaines » ou « humanités et sciences sociales ».

Il convient de noter que cet ensemble n'est pas parfaitement homogène épistémologiquement parlant. Les sciences humaines ne souhaitent pas qu'on les classe dans les humanités, et réciproquement. Car les sciences humaines, du moins celles d'entre elles qui suivent le programme qu'Auguste Comte a jadis fixé à toute future science du social, s'efforcent de découvrir les lois auxquelles obéiraient les phénomènes humains, comme les sciences de la nature étudient celles des phénomènes physiques. Or une bonne moitié des disciplines dont parle ici Di Nuoscio ne cherchent nullement des lois. Elles appartiennent plutôt à ce que Dilthey appelait, au milieu du XIX^e siècle, les *Geisteswissenschaften* (« sciences de l'esprit »),

1. Il désigne la police d'écriture qui fut utilisée par les humanistes italiens des XV^e et XVI^e siècles pour transcrire les œuvres de l'Antiquité.

par opposition aux *Naturwissenschaften*, et que Wilhelm Windelband nommait, à la fin du même siècle, disciplines « idiographiques » ou « historiques » par opposition à celles se voulant « nomothétiques ». Or il y a une grande différence entre les unes et les autres. Pour les sciences humaines comprises comme nomothétiques, les singularités (et parmi elles les vies des individus, leurs actes, leurs décisions, leurs créations) ne sont intéressantes que si, précisément, elles n'ont rien de singulier et sont seulement des illustrations de lois générales. On sait que les positivismes privilégient cette voie puisque, quand de telles lois sont découvertes, on peut passer de là au calcul et à la formalisation mathématique, ce qui ouvre aux sciences humaines la porte du club fermé des sciences dites « exactes ». Sinon, les sciences de l'homme sont vouées à n'être que des sciences « molles », peu ou pas sérieuses, dont on doit abandonner l'étude aux nostalgiques des ères préscientifiques et qu'on doit, en tout cas, chasser résolument de l'enseignement comme n'ont pas craint de l'exiger certains économistes italiens cités par Di Nuoscio.

L'auteur considère au contraire ces sciences historiques comme appartenant à part entière à la *cultura umanistica* dont vit une société démocratique. Il y a à cela une raison rigoureuse, qui est que la démocratie a précisément un lien essentiel avec le singulier, c'est-à-dire avec ce qu'il y a d'unique et d'original dans chaque personne humaine individuelle comme dans chaque société historique. Elle est même le système social par excellence qui a pour raison d'être et pour logique intime de permettre à ces singularités

Présentation

échappant à toute loi d'apparaître et de s'affirmer. Di Nuoscio pense donc que la démocratie ne peut fonctionner que si les citoyens qui la font vivre sont conscients de la valeur et de la pleine légitimité de ces singularités. Et c'est un fait qu'une telle conscience ne peut leur être procurée que par une éducation de type *umanistico* comportant la proportion voulue de savoirs « idiographiques ».

L'auteur peut alors soutenir, sans nul paradoxe ou provocation, qu'il faut de toute nécessité qu'existent dans nos démocraties des connaisseurs des littératures (anciennes et modernes, nationales et internationales), des philologues (et notamment, parmi eux, des latinistes et des hellénistes connaisseurs privilégiés de cette réalité historique singulière qu'est la civilisation occidentale), des historiens (politiques, des événements, des mœurs, des idées), des philosophes, des moralistes, des spécialistes des beaux-arts, soit des représentants de tous les genres d'« humanités » ; ensuite, des représentants de ces autres disciplines qui ne sont pas classées ordinairement dans les humanités mais n'en sont pas moins des sciences idiographiques, tels le droit, les sciences politiques, la géopolitique ; enfin des spécialistes de ces sciences se voulant nomothétiques que sont la psychologie, la sociologie, l'économie, sciences que Di Nuoscio intègre volontiers à sa liste puisqu'elles apportent en toute hypothèse un concours précieux à la connaissance de l'être humain, connaissance indispensable à la démocratie si elle doit être en capacité d'organiser les activités sociales de façon intelligente et efficiente. En définitive, c'est ce tout, hétérogène dans sa structure, mais homogène quant

à son objet général, qu'il appelle *cultura umanistica*. L'on voudra donc bien m'accorder qu'en français le concept ne puisse être mieux rendu, décidément, que par l'expression, à laquelle je me tiendrai, d'« humanités et sciences sociales¹ ».

On notera l'extraordinaire érudition de Di Nuoscio, qui a su repérer et lire un très grand nombre d'auteurs ayant fait ces dernières décennies des analyses comparables ou complémentaires aux siennes. S'il en a trouvé sans trop de peine dans chacun des grands pays occidentaux, c'est sans doute qu'à l'ère de la société postindustrielle le devenir des systèmes d'éducation suscite dans ces pays des inquiétudes largement similaires. Il s'agit d'auteurs italiens, français, anglais, américains, allemands, espagnols... Di Nuoscio les cite le plus souvent dans des traductions italiennes, ce

1. On me permettra d'évoquer ici le fait que j'ai dirigé pendant des années, à l'École supérieure de commerce de Paris (ESCP Europe), un département précisément intitulé « Sciences sociales et Humanités » dont nous avons repris le titre, avec une inversion dont j'ai oublié le motif, au département équivalent de l'École polytechnique, « Humanités et Sciences sociales ». Présence, donc, des « sciences molles » dans des temples des sciences de la nature et de l'économie. Cette présence n'était pas bien comprise par nombre de professeurs ne voyant pas plus loin que le bout de leurs techniques. Mais les directions des écoles avaient eu la sagesse de l'imposer dans l'intérêt bien compris de la formation des élèves. Elles étaient guidées par l'intuition que, sans ces sciences humanistes et sociales, la formation de ces jeunes gens resterait incomplète, leurs acquis en sciences exactes et en techniques ne leur offrant que peu de repères pertinents pour comprendre et gérer les aspects humains et sociaux de leur future vie professionnelle et citoyenne. Aujourd'hui, il me suffirait sans doute d'offrir aux responsables des écoles citées le présent livre de Di Nuoscio dont l'argumentation rationnelle justifie parfaitement cette intuition.

Présentation

qui démontre au passage l'étonnante activité traductrice de nos voisins transalpins qui peut poser question *a contrario* aux Français, moins curieux de ce qui se passe sur la scène internationale au plan de la pensée sociale et de la philosophie. On découvrira en particulier, en lisant Di Nuoscio, la grande richesse de la pensée philosophique et sociale italienne contemporaine, avec l'école libérale réunie autour d'un éminent esprit comme Dario Antiseri et comptant de nombreux chercheurs de grande qualité comme Di Nuoscio lui-même, ainsi que Flavio Felice, Raimondo Cubeddu, Angelo Petroni, Francesco Di Iorio, Paolo Heritier, Massimo Baldini, etc. L'ouvrage cite aussi des philosophes comme Benedetto Croce ou Luigi Pareyson, des spécialistes de la littérature classique comme Luciano Canfora, Umberto Eco ou Claudio Magris, des historiens comme Guglielmo Ferrero, sans oublier les hommes politiques « pensants », nombreux en Italie, tels Norberto Bobbio, Gaetano Salvemini ou Luigi Einaudi.

Le mérite principal de l'ouvrage de Di Nuoscio est qu'à la faveur de cette érudition il parvient à traiter dans toutes ses dimensions le problème dont il s'est saisi. Il le fait avec un étonnant esprit de synthèse, voire, au bon sens du terme, de système. Guidé par l'intuition que les disciplines nommées jouent toutes ensemble un rôle fondamental d'armement de l'esprit contre les forces tendant à désagréger la démocratie, il montre avec toute la précision souhaitable l'apport spécifique de chacune d'elles, et il démontre pourquoi, en définitive, toutes convergent et se révèlent strictement complémentaires. Le livre produit ainsi un effet

Pourquoi les humanités sauveront la démocratie

proprement philosophique. Il construit une véritable *doctrine générale des liens profonds existant entre société de liberté et culture humaniste*, doctrine dont on peut estimer qu'elle devrait inspirer, désormais, toute politique éducative digne de ce nom.

INTRODUCTION

Un peuple qui veut se gouverner
lui-même doit s'armer du pouvoir que
donne la connaissance.

(James Madison)

Une démocratie peut-elle survivre si ses citoyens disposent d'une multitude d'informations, mais n'ont pas les capacités philologiques suffisantes pour comprendre le sens d'un texte ou d'un argument ? S'ils disposent de nouveaux moyens d'exprimer leurs opinions, mais n'ont qu'une faible autonomie de jugement ? S'ils sont très habiles à faire des affaires, mais ignorent le destin commun qui les lie en tant que communauté ? S'ils sont formés pour maîtriser les technologies les plus avancées, mais manquent de capacité critique et de solides principes moraux ? S'ils se projettent dans l'avenir avec des attentes toujours plus grandes, mais n'ont pas un minimum de sens historique ? La réponse à ces questions est non. Et cela parce que la démocratie, comme le disait Socrate, « est un cheval noble mais paresseux » qui, pour ne pas dégénérer, a besoin de disposer d'une réserve

suffisante d'une ressource aussi précieuse que périssable, l'esprit critique.

Les défenses immunitaires dont a besoin l'*homo democraticus* sont sans aucun doute produites en partie par l'étude des sciences physico-naturelles, qui développent la rigueur argumentative et la capacité logique, améliorent l'aptitude à résoudre des problèmes et favorisent une attitude antidogmatique ; ces sciences offrent également des connaissances précieuses pour mieux s'orienter dans la société technologique et se défendre contre les croyances infondées qui se répandent très rapidement sur le Web et peuvent menacer la démocratie. Cependant, contrairement à une croyance répandue qui fait beaucoup de dégâts, il doit être clair que le sort de la démocratie dépend tout autant du fait que ses citoyens reçoivent une éducation sociale et humaniste (*socio-umanistica*) appropriée. Les humanités et sciences sociales (*scienze umane e sociali*) peuvent en effet remplir une double fonction : (a) développer la capacité critique minimale, l'intelligence philologique et l'autonomie de jugement qui rendent possible l'ordre démocratique ; (b) défendre, enrichir, partager et adapter aux nouveaux besoins le précieux patrimoine de valeurs, de connaissances et de pratiques sociales qui caractérisent la démocratie.

De fait, sans une « accumulation originelle » suffisante de « ressources » telles que la défense de la personne humaine, la conscience de la faillibilité du savoir humain, la conscience de l'impossibilité d'accéder à des valeurs absolues, et de l'inviolabilité de la conscience individuelle, inutile d'espérer qu'une démocratie puisse apparaître. Ensuite, pour s'affirmer et

Introduction

survivre, les démocraties ne peuvent se passer des humanités et des sciences sociales qui produisent de telles ressources, à condition du moins que ces dernières sciences se mettent au service de la pensée critique et non d'idéologies ou de prétendues valeurs absolues ou autorités suprêmes. Inspirées par cette vocation, elles pourront devenir les gardiennes des principes qu'on peut considérer comme l'ADN de la démocratie, comme ces « gènes invisibles » sans lesquels ne peuvent manquer d'apparaître les « démons visibles » de ses ennemis.

Si elles veulent bien remplir cette mission, les humanités et les sciences sociales pourront offrir les théories historiques, philologiques, sociologiques, politiques, morales et économiques qui sont indispensables à ce « gouvernement de l'opinion » (Tocqueville) nous permettant de « contrôler le pouvoir » (Popper), que nous appelons démocratie. En effet, ce type de gouvernement exige le partage d'un noyau de valeurs, et suppose avant tout que les citoyens soient bien persuadés que, la connaissance humaine étant faillible, il faut poursuivre dans le monde humain un *principe de perfectibilité* et non pas courir après le *mythe de la perfection* – mythe qui a conduit ceux qui voulaient établir le paradis sur Terre à donner naissance bien plutôt, comme dit Claudel, à un « enfer très respectable ». Sans ce bagage de principes, de valeurs et de connaissances compris et admis par le plus grand nombre de citoyens, il ne serait tout simplement pas possible de réaliser la révolution démocratique qui consiste à renoncer à la critique *ad hominem* au profit de la critique *ad rem*. Il ne serait pas possible

d'accomplir cette révolution qui substitue à l'affrontement entre les personnes la confrontation entre les idées, le dialogue à la force ; qui transforme les institutions en un lieu où ce sont les idées qui meurent plutôt que les hommes, où chacun pense que c'est par les *dissoi logoi*, les discours discordants, qu'il pourra coopérer le plus efficacement avec les autres citoyens pour résoudre les problèmes de la communauté.

Le sort des démocraties est donc étroitement lié à l'existence d'un certain type d'éducation, l'éducation aux humanités et aux sciences sociales (*formazione umanistica*). Pourtant, malgré cette prise de conscience, que l'on peut faire remonter à Socrate, de nombreux pays occidentaux, comme l'a dénoncé Martha Nussbaum, ont, au cours des dernières décennies, progressivement restreint l'étude et l'enseignement des humanités et des sciences sociales au profit des matières techniques et scientifiques. Il suffit de regarder ce qui s'est passé en Italie, avec le renforcement progressif des disciplines scientifiques et technologiques au détriment des humanités dans les programmes d'enseignement des collèges et lycées. Ce qui s'est passé dans les universités est encore plus grave. Les sciences humaines disparaissent, des filières ferment, les départements et projets de recherche sont fortement pénalisés dans l'attribution des fonds. Il est très triste de constater que les héritiers de la grande civilisation grecque et latine, la patrie de Dante, de Leon Battista Alberti, de Machiavel, de Vico, de Leopardi, jusqu'à Croce, dilapident leur extraordinaire patrimoine de tradition humaniste et sont de moins en moins capables de le maintenir vivant par la recherche

et de le transmettre aux nouvelles générations par l'enseignement¹.

Cette situation est de résultat de la conviction erronée que les sociétés avancées doivent privilégier la recherche scientifique et technologique par rapport à la recherche humaniste (*umanistica*), et la recherche appliquée par rapport à la recherche théorique. Des classes dirigeantes peu éclairées ont cru que, dans une société du profit et de l'innovation technologique, l'étude des humanités était une discipline bonne pour les seuls érudits et passionnés, plutôt qu'une ressource permettant de gérer les évolutions sociales et de défendre la démocratie. Cette thèse a été clairement exprimée, entre autres, par un économiste comme Michele Boldrin. Selon lui, les humanités (*studi umanistici*) sont « un luxe, un grand luxe, un luxe extravagant... [ce sont] des biens de consommation pour les élites qui peuvent se les offrir et qui, pour pouvoir se les offrir, consacrent le principal de leur temps à fabriquer des médicaments, des logiciels et des robots² ».

1. Il est difficile de ne pas corrélérer cette pénalisation des humanités avec le chiffre inquiétant fourni par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) : seuls 5 % des élèves italiens (contre 9 % de la moyenne pour les 37 pays de l'OCDE) sont capables de « comprendre des textes longs, [de] traiter des concepts abstraits ou contre-intuitifs et [d']établir des distinctions entre faits et opinions, sur la base d'indications implicites concernant le contenu ou la source de l'information » [« Programme for international student assessment (PISA). Results from PISA 2018 : Italy », Paris, OECD Country Note, 2019, p. 3].

2. M. Boldrin, « Aboliamo il classico ! » [« Abolissons la culture classique ! »], Noisefromamerica.org, 12 octobre 2014 (en ligne :

Ainsi, conformément à cette tendance, la société de notre époque, qui est sans cesse plus « fluide », technologique, interculturelle, multiethnique, vouée aux « identités multiples », c'est-à-dire la société qui plus que toute autre aurait besoin de l'éducation humaniste, est précisément celle qui pénalise le plus celle-ci, dans la conviction infondée qu'elle est incompatible avec la connaissance scientifique. Alors que la tradition humaniste a joué un rôle décisif dans la naissance de la démocratie, les démocraties libérales se trouvent aujourd'hui dans la dangereuse condition *de consommer plus de ressources humanistes qu'elles n'en produisent*.

Cette fâcheuse tendance s'affirme au moment même où la crise des démocraties contemporaines atteint un niveau alarmant et exige plus que jamais une culture

www.noisefromamerika.org/articolo/aboliamo-classico2014). Boldrin, qui néglige la contribution irremplaçable de l'éducation humaniste à la construction de cet esprit critique sans lequel la démocratie ne pourrait exister et le savoir technico-scientifique dégénérerait dans un sens liberticide, radicalise encore son aversion pour les humanités. Il veut que l'école « enseigne le monde dans lequel nous vivons, ce qui inclut certes l'italien, mais aussi l'anglais (tout le monde doit être bilingue dès l'âge de 6 ans), les mathématiques, les sciences et l'informatique. Plus de religion, de latin, d'éducation physique, de philosophie, de grec, d'histoire de l'art. Je suis désolé, mais ce sont là des luxes à acquérir plus tard, pour ceux qui pourront se le permettre. La géographie mondiale, les mathématiques, les sciences, l'anglais (et le chinois, l'allemand, l'espagnol, à votre gré), l'informatique, l'histoire mondiale, l'économie et, bien sûr, la langue et la littérature italiennes – du moins ce qui est compréhensible et appréciable entre 10 et 16 ans ; inutile de leur faire étudier Parini, Foscolo, Pétrarque ou Gadda à cet âge ! Il faut former des citoyens de ce monde, capables de prendre leur envol dans ce monde même, s'ils le veulent et en sont capables » (*ibid.*).

Table

4. Défendre la démocratie contre les dérives du « capitalisme historique »	121
5. L'éducation humaniste contre les forces perturbatrices de la concurrence.....	126
6. Les présupposés humanistes de l'économie de marché.....	133
7. Les présupposés culturels de la démocratie	138
 CHAPITRE 5. La culture humaniste garantit l'alliance de l'économie et de la démocratie.....	 145
1. Les sciences humaines favorisent le « dynamisme économique »	146
2. L'« économie de la connaissance » requiert capacité critique et intelligence philologique	149
3. Les stratégies herméneutiques des acteurs économiques : les consommateurs interprètent les prix.....	155
4. Les stratégies herméneutiques des acteurs économiques : les entrepreneurs interprètent les situations d'affaires.....	161
5. Une formation humaniste pour éviter les économistes-technologues	167
6. Les humanités et les sciences sociales réconcilient la démocratie, les savoirs spécialisés et la technologie.....	176
 CHAPITRE 6. La littérature et l'art développent l'esprit démocratique	 183
1. L'atrophie de la langue à l'ère de WhatsApp.....	183
2. Peu de mots, peu de démocratie.....	188

3. La littérature enrichit la langue	193
4. Lire les classiques : pour une formation littéraire de masse	196
5. La littérature et l'art comme expériences de la diversité	198
6. La littérature et l'art nous font sortir du village de notre existence	201
7. La littérature et l'art offrent un espace de liberté...	207
 CHAPITRE 7. L'esprit critique, « guide des égarés » dans la démocratie de l'ère numérique.....	211
1. La perplexité du citoyen numérique	211
2. Les « bonnes raisons de croire le faux » : le piège de la confirmation et du principe de majorité....	217
3. Les « bonnes raisons de croire le faux » : le pouvoir de l'erreur.....	219
4. L'esprit critique, seule boussole dans le <i>mare magnum</i> des informations	224
5. L'éducation humaniste favorise l'autonomie de jugement et initie à la complexité	228
6. La démocratie, règne de la critique	235
 INDEX DES NOMS.....	243
 BIBLIOGRAPHIE	247